

Sartre, Rachel Bepaloff et la philosophie existentielle

À propos de quelques publications récentes

Monique Jutrin et Olivier Salazar-Ferrer contribuent depuis plus de vingt ans à la redécouverte des textes et, finalement, de l'œuvre de Rachel Bepaloff, philosophe existentielle élève de Léon Chestov (1866-1938) et de Jean Wahl, proche d'une autre figure de la pensée française de l'entre-deux-guerres venue d'Europe centrale, Benjamin Fondane, né en Roumanie en 1898 et mort à Auschwitz en 1944. La (re)publication, coup sur coup, de plusieurs recueils de textes richement présentés a signalé l'importance de l'entreprise et du style philosophiques de Rachel Bepaloff.

À l'aune de ce vaste travail éditorial, les textes de Bepaloff, qui se suicident aux États-Unis en 1949, témoignent d'une pensée marquée par une expérience — tragique — de la transcendance qui est dès lors souvent opposée à l'existentialisme sartrien. Il serait cependant insuffisant de s'en tenir à une opposition simple pour deux raisons au moins. D'une part, les œuvres de Bepaloff et de Fondane, dans le prolongement de Chestov, donnent un aperçu original sur les conditions de renouvellement de la philosophie française dans les années 1930 du fait de l'attention qu'elles portent au premier chef à Kierkegaard, mais aussi à la pensée de Heidegger (Bepaloff en a donné une présentation remarquable dès 1932), à la littérature russe (Tolstoï et Dostoïevski) ou à une relecture des textes anthropologiques de Lévy-Bruhl. On sait que Sartre a lu les ouvrages de Chestov pendant ses études à l'École Normale Supérieure¹. D'autre part, les élèves de Chestov ont offert au milieu

1. On peut notamment signaler, parmi les ouvrages de Léon Chestov, *La Nuit de Gethsémani. Essai sur la philosophie de Pascal*, trad. J. Exemplarsky, Paris, Bernard Grasset, coll. « Les Cahiers Verts » [dirigée par Daniel Halévy], 1923; *L'Idée de bien chez Tolstoï et Nietzsche (Philosophie et Prédication)*, introd. Jules de Gaultier, trad. Tatiana Beresovski-Chestov et Georges Bataille, Paris, Éditions du siècle, 1925; *La Philosophie de la tragédie. Dostoïevski et Nietzsche*, trad. Boris de Schloezer, Paris, J. Schiffrin, Éditions de la Pléiade, 1926. — La liste des emprunts de Sartre à la Bibliothèque de l'ENS indique que Sartre a au moins pris connaissance de *La Nuit de Gethsémani*, qu'il a emprunté au début de l'année 1926. Voir, sur ce point, Gautier Dassonneville, « Liste des emprunts de Jean-Paul Sartre à la Bibliothèque des Lettres de l'École Normale Supérieure (1924-1928) », *Études sartriennes*, n° 22, 2018, p. 275.

des années 1940 des éléments importants d'une première réception critique de la philosophie existentialiste, notamment de *L'Être et le Néant*.

Dans les notes qui suivent, nous proposons une première présentation rapide de ce double apport de la philosophie existentielle de Rachel Bepaloff à une compréhension plus fine de la pensée française des années 1930 et 1940. Ce travail pourrait certainement être élargi à des constellations intellectuelles plus larges, comme Antoine Compagnon l'a signalé récemment dans son *Proust du côté juif* : il y montre notamment comment les critiques formulées à l'égard de Proust, sur le thème de la haine de soi, dans *Les Origines du totalitarisme* de Hannah Arendt doivent aux échanges qu'Arendt a eus aux États-Unis avec Bepaloff². C'est celle-ci qui a signalé à Arendt les critiques formulées en France contre l'assimilationnisme ou contre le judaïsme déjudaïsé qui est prêté à Proust dans une certaine lecture de *La Recherche du temps perdu*.

Nous présentons les publications concernées dans l'ordre chronologique de leur publication. Ces publications ont été marquées, en particulier, par l'édition de Monique Jutrin de la correspondance que Bepaloff a échangées avec Jean Wahl entre 1937 et 1947 et qui a constitué l'esquisse et la base des publications plus récentes. On signalera aussi la publication toute récente du premier volume des œuvres de Bepaloff en langue italienne, qui démontre l'intérêt de plus en plus large pour cette figure remarquable d'une période à la fois féconde et troublée de la philosophie française contemporaine³, ainsi que la première étude d'ensemble de sa pensée⁴.

Rachel Bepaloff, « À propos de *Qu'est-ce que la littérature ?* de J.-P. Sartre. Réflexions sur une exégèse » et « Copie d'une lettre inédite à Jean-Paul Sartre », dans *Lettres à Jean Wahl, 1937-1947*, « Sur le fond le plus déchiqueté de l'histoire », éd. Monique Jutrin, Paris, Éditions Claire Paulhan, 2003, p. 149-161 et p. 162-163.

L'article de Rachel Bepaloff avait d'abord été publié en novembre 1947 dans la revue *Fontaine*. Bepaloff, qui avait suivi depuis les États-Unis la prépublication de *Qu'est-ce que la littérature ?* dans *Les Temps Modernes*, y donne une critique sévère du livre de Sartre auquel elle reproche de « mater l'imagination créatrice » (p. 155) au profit de la révolution. Bepaloff réplique à Sartre :

-
2. Antoine Compagnon, *Proust du côté juif*, Paris, Gallimard, 2022, p. 208, 260, 262.
 3. Rachel Bepaloff, *L'eternità nell'istante, Opere, Volume primo, Gli anni francesi (1932-1942)*, éd. Cristina Guarnieri & Laura Sanò, préf. Monique Jutrin, Rome, Castelvecchi, 2022.
 4. Laura Sanò, *Une pensée en exil. La philosophie de Rachel Bepaloff*, Paris, Éditions Conférence, 2023.

Il n'y a finalement qu'un seul critère qui permette d'apprécier la valeur d'une œuvre, c'est sa capacité de se renouveler inépuisablement dans sa vérité, de susciter inépuisablement de nouvelles réponses. Si le *Black Boy* de Richard Wright est un bon livre, il survivra au règlement de la question nègre. Et si la *Putain respectueuse* ne dure que six mois, c'est que c'est une œuvre médiocre. La vision de Balzac restera vraie quand la bourgeoisie et le prolétariat seront depuis longtemps confondus dans une classe unique. Rien n'est donc plus faux que les affirmations de Sartre à ce sujet. Lorsqu'une œuvre est capable de cette résurrection, c'est qu'elle est bonne, c'est qu'elle a réellement augmenté la liberté humaine — été le réquisitoire du philosophe s'effondre. (p. 157.)

Dans une lettre à Jean Wahl du 13 novembre 1947, Besseloff regrette cependant la publication de son article avant qu'elle ait pu lire la dernière partie du livre de Sartre parue dans *Les Temps Modernes* en juillet 1947, mais qui lui est seulement arrivée en octobre, en même temps qu'elle découvrait les *Réflexions sur la question juive* :

Ma réponse à Sartre a été publiée dans le numéro de Novembre de *Fontaine*. Malheureusement, il était trop tard pour changer deux ou trois expressions qui me paraissent injustes depuis que j'ai lu la dernière partie de l'ouvrage de Sartre dans le numéro de Juillet des *Temps Modernes* qui n'est arrivé ici qu'en octobre. Cette fin, il faut le dire, est magistrale. J'ai lu également les *Remarques sur la question juive* avec autant d'admiration que de plaisir. C'est certainement ce qu'on a écrit de plus honnête et de plus courageux à ce sujet. Bien entendu, je ne puis accepter la thèse centrale : « Le juif est un homme que les autres tiennent pour Juif. » Mais le ton, la lucidité, la franchise de cette œuvre de bonne foi m'ont profondément touchée — et ont augmenté mes remords d'avoir comparé Sartre à Pierre Verchovsky. Il ne le méritait pas, et je lui ai écrit un petit mot pour le lui dire. (p. 116-117.)

Rachel Besseloff rédige effectivement une lettre destinée à Sartre le 23 novembre 1947, dont le Fonds Jacques Schiffrin conserve une copie non signée. Dans sa lettre, Besseloff maintient l'essentiel de sa critique, reprochant à Sartre son renoncement à toute transcendance qui empêche dès lors son lecteur de s'arracher à sa réalité historique. Elle concède cependant partager le même objectif, à savoir « revendiquer pour l'homme le pouvoir d'exercer ses facultés créatrices dans le domaine de l'histoire » (p. 162). Pour elle, il s'agirait dès lors de considérer la littérature au prise avec le social dans une perspective bergsonienne de manière à dépasser l'opposition entre « affectivité basse » et « histoire » en « remont[ant] la pente où nous glissons de l'idée à l'idéologie, et au bas de laquelle l'histoire nous happe » (p. 163). C'est en ce point où elle perçoit une sorte d'intuition de l'absolu dans la voix de Sartre que Besseloff reconnaît la valeur de son entreprise : c'est là, en effet, selon Besseloff, que l'idée et l'imagination *affrontent* l'histoire plutôt que de s'y abandonner.

On ne s'étonnera donc pas que Rachel Besseloff ait été positivement marquée par la rencontre de Sartre à l'*oral* à l'occasion d'une conférence que celui-ci fit sur la littérature française à Mount Holyoke le 1^{er} mars 1946. Elle en rendit compte dès le lendemain à l'attention de son ami Boris de Schloezer :

Il nous a fait une magnifique conférence sur la littérature française actuelle. [...] La qualité de cette intelligence a quelque chose d'irrésistible. Nous n'avons pu parler qu'à bâtons rompus, mais nous nous sommes fort bien entendus. Non que

nous soyons d'accord sur tous les points. Il s'en faut. Mais qu'importe. Pendant quelques heures, il m'a replongé dans le climat spirituel de la France. C'était inespéré. (p. 107, note 10.)

Nous revenons sur cette conférence dans la notice suivante.

Olivier Salazar-Ferrer, « Introduction », dans Rachel Bepaloff, *La vérité que nous sommes. Correspondance avec Léon Chestov et Benjamin Fondane*, éd. O. Salazar-Ferrer, Paris, Non Lieu, 2021, p. 9-67.

Cette introduction propose un remarquable portrait philosophique de Rachel Bepaloff (1895-1949) et, plus généralement, du milieu de la philosophie existentielle qui s'est constitué à Paris dans les années d'entre-deux-guerres autour de Léon Chestov. En relation avec Jean Wahl et avec Gabriel Marcel, ces penseurs et penseuse venu.e.s d'Europe de l'Est ou d'Europe centrale ont contribué à la réception française de Kierkegaard et, également, d'une manière plus critique, de la philosophie de Heidegger. Chestov avait lu *Sein und Zeit* dès le début de l'année 1928 et avait encouragé ses élèves Fondane et Bepaloff à faire de même. La très intelligente « Lettre sur Heidegger à M. Daniel Halévy⁵ » que Bepaloff publie dans la *Revue philosophique de la France et de l'Étranger* à la fin de l'année 1933, mais qu'elle a rédigée en octobre 1932, est une des premières présentations détaillées et productives de la pensée de Heidegger en France, aux côtés des leçons données quelques années plus tôt par Georges Gurvitch et, pendant la même année 1932, par le grand article d'Emmanuel Levinas sur « Martin Heidegger et l'ontologie ».

Chestov, Fondane et Bepaloff ont compté pour la nouvelle génération de la philosophie — et de la littérature française — de Sartre, Merleau-Ponty et Camus. Leurs travaux ont cependant été largement oubliés. Léon Chestov est décédé en novembre 1938. Benjamin Fondane est mort en déportation à Auschwitz en 1944; marquée par la guerre et l'exil, le génocide juif et la mort de personnes proches, Rachel Bepaloff s'est suicidée aux États-Unis en 1949. On ne peut donc que se réjouir du travail de publication réalisé depuis quelques années par les Éditions de l'Éclat et par les éditions Non Lieu afin de donner à lire dans de beaux livres les œuvres dispersées et les inédits de Fondane et de Bepaloff. On se contente cependant le plus souvent d'évoquer à propos de ces œuvres une *philosophie existentielle qui a précédé l'existentialisme sartrien* — et que celui-ci aurait en quelque sorte trahi. L'introduction donnée par Olivier Salazar-Ferrer aux « Lettres de Rachel Bepaloff à Léon Chestov et Benjamin Fondane » enrichit ce jugement historiographique communément exprimé.

5. Rachel Bepaloff, « Lettre sur M. Heidegger à Daniel Halévy », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, t. 116, juillet-décembre 1933, p. 321-339. Cette très belle étude peut être consultée sur JSTOR dans la version numérisée de la *Revue Philosophique*. — Signalons que Sartre connaissait également bien Daniel Halévy. On sait qu'il a lu avec intérêt *La Vie de Friedrich Nietzsche* (1909) de Halévy. On connaît moins l'amitié qui rassemblait Daniel Halévy et Albert Schweitzer. Voir, notamment, Daniel Halévy, « Albert Schweitzer », dans *Courrier d'Europe*, Paris, Grasset, 1933, p. 307-312.

Plusieurs pages (p. 26-30) évoquent en effet la lecture que Bepaloff a faite de l'existentialisme sartrien en 1946-1947. Comme je viens de le signaler, Bepaloff a rencontré Sartre en mars 1946 à l'occasion d'une conférence que le philosophe fit à Mount Holyoke College, l'université du Massachussets dans laquelle Bepaloff enseignait la littérature française depuis 1942, grâce à l'appui de Jean Wahl qui y avait aussi travaillé pendant la guerre. Bepaloff a été impressionnée par la pensée de Sartre, « qu'elle a écouté avec enthousiasme⁶ ». Bepaloff lit alors *L'Être et le Néant* et fait une conférence sur Sartre à Mount Holyoke. O. Salazar-Ferrer a retrouvé le manuscrit de cette conférence intitulée « Introduction à la philosophie de Sartre ». Ce texte s'ajoute ainsi aux évocations de Sartre dans la riche correspondance de Bepaloff et au compte rendu critique qu'elle a donné de *Qu'est-ce que la littérature?* dans la revue *Fontaine* en novembre 1947. Il témoigne de sa grande activité dans sa période américaine :

Aux États-Unis, les essais et articles de Bepaloff se multiplient, sur l'*Illiade*, sur l'existentialisme sartrien, sur Camus. Tous semblent apporter des matériaux nouveaux et des perspectives complémentaires pour traiter du problème de l'instant et de la liberté, titre de son dernier manuscrit. [...] L'ouvrage devait également traiter du problème de l'instant et de la liberté chez les romantiques et dans la période contemporaine avec une partie consacrée à l'existentialisme sartrien et à Camus. (p. 64.)

L'interprétation que Bepaloff donne de Sartre apparaît indexée à sa critique de Heidegger : « Tout ce qui n'est pas capable d'infini est insuffisant, dirait saint Augustin. Sommes-nous réellement libres si nous sommes condamnés à courir au-devant de nous-mêmes sans jamais pouvoir nous atteindre? » (manuscrit inédit, cité p. 29). Son interprétation est probablement aussi marquée par la critique de l'existentialisme français et de la littérature engagée qui est formulée par Hannah Arendt, dont elle est proche, et « qui la conduit, comme Hannah Arendt, à confronter la pensée existentielle avec l'humanisme, puis à une réflexion ultime sur l'instant et la liberté » (p. 14). On peut penser que la proximité de Bepaloff et d'Arendt a peut-être éloigné Bepaloff d'un examen prolongé des textes de Sartre⁷. Il n'en reste pas moins que ces lectures des années 1946-1947 soulèvent deux enjeux fondamentaux de la philosophie sartrienne : d'une part, une interrogation sur l'« examen

6. Voir Lettre à Boris de Schlœzer du 2 mars 1946, cité dans Jacques Message, « La mesure d'une difficile sincérité. Rachel Bepaloff lectrice et juge de Kierkegaard », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, t. 93, 2009/3, p. 515.

7. Sur les rapports entre Sartre et Heidegger, la position de Bepaloff a alors changé fortement par rapport à ce qu'elle avançait beaucoup plus favorablement dans sa correspondance avec Jean Wahl de la seconde moitié de l'année 1945. Se réjouissant de la réception favorable que Wahl semblait avoir faite de *L'Être et le Néant*, Bepaloff évaluait positivement l'usage que Sartre fait dans son ouvrage de 1943 de la pensée heideggerienne : « n'oubliez pas de demander à Marcel et à Sartre de m'envoyer leurs volumes le plus tôt possible. Je suis contente que le volume de Sartre vous ait paru intéressant. Il faut penser qu'il était peut-être difficile de nommer Heidegger en pleine guerre. Je vois assez bien comment la philosophie de Heidegger a pu s'associer à l'expérience de la résistance sous l'occupation. (Se méfier des critiques dénigrantes de Rougemont.) » Rachel Bepaloff, *Lettres à Jean Wahl, 1937-1947*, p. 109.

phénoménologique de la foi » (p. 26) — et de la question philosophique de Dieu — que Bepaloff reproche à Heidegger d'avoir évitée, mais qu'affronte l'existentialisme athée de Sartre ; d'autre part, elle pose la question du rapport chez Sartre entre l'instant et la liberté, thème wahlien essentiel sur lequel la philosophe travaillait au moment de sa mort.

Rachel Bepaloff, « La destruction de l'instant », dans *De la compréhension musicale à la métaphysique de l'instant. Écrits sur la musique et la danse*, éd. O. Salazar-Ferrer, Paris, Non Lieu – Association des Amis de Paris-Méditerranée, 2022, p. 85-86.

Dans cette lettre à Boris de Schlœzer datée du 17 novembre 1946, déjà publiée par Olivier Salazar-Ferrer en 2003, Rachel Bepaloff résume son rapport ambivalent à l'existentialisme sartrien. Elle reproche à « l'optimisme philosophique » de Sartre d'être « creux » et coupé de toute « transcendance authentique » :

Je ne vois pas, par exemple, comment de ce pour-soi figé, devenu en-soi, qu'est le passé, selon Sartre, peut jaillir un souvenir vivant. Cela ne m'empêche pas d'admirer beaucoup la façon dont Sartre élargit le Cogito pour y inclure l'être-pour-autrui et surtout l'image grande et forte de la liberté, telle qu'il la propose. (p. 86.)

Au-delà du rapport ambivalent à Sartre auquel nous sommes désormais habitués, cet extrait de la correspondance de Bepaloff atteste une lecture attentive de *L'Être et le Néant* dont elle relève ici un certain nombre de concepts importants. C'est encore le cas dans le passage qui prolonge la citation précédente. Bepaloff y élabore d'une manière rapide mais habile le concept sartrien de *facticité* — qu'elle cherche à démarquer de la notion de fatalité, mais qu'elle souhaite également mettre à l'épreuve d'une vérification empirique. Il n'est certainement pas étonnant qu'elle porte alors le questionnement sur le terrain de la littérature et prenne comme exemple d'une telle expérience cruciale dans le rapport différentiel qui doit être maintenu entre le Madame Bovary et celui qui a créé ce personnage, Gustave Flaubert, que Sartre évoquait, en même temps que Dostoïevski, à la fin de *L'Être et le Néant*, dans le chapitre consacré à la psychanalyse existentielle. Bepaloff ajoute ainsi :

D'autre part, le concept de facticité est plus satisfaisant que celui de fatalité. Mais je ne vois rien, chez Sartre, qui permette de distinguer la liberté d'évasion (disons M^{me} Bovary) de la liberté créatrice (disons Flaubert créant le personnage). En somme je lui reproche d'avoir poussé l'anti-substantialisme jusqu'à l'abolition complète de la passion de l'éternel. (*Ibid.*)

La réédition par Monique Jutrin du grand œuvre de Bepaloff pendant la Seconde Guerre mondiale, sa relecture de *L'Iliade*, publiée également en 1943, permet d'approfondir les enjeux éthiques et spéculatifs de la discussion que Bepaloff n'a cessé d'entretenir avec Sartre à propos de la littérature et de ce qui s'y joue authentiquement, pour elle comme pour Sartre, certes différemment, concernant ce qu'elle désigne, de manière rigoureuse, comme *liberté créatrice*.

Monique Jutrin, « Préface. Cheminer avec Rachel Bepaloff », dans Rachel Bepaloff, *De l'Iliade et autres textes*, Paris, Les Belles Lettres, 2022, p. 7-24.

Cette nouvelle édition de *De l'Iliade*, l'important ouvrage préfacé par Jean Wahl que Rachel Bepaloff publie pendant la guerre, en 1943, d'abord en français, dans son exil américain, complète opportunément la réédition de l'œuvre de commentateur de Bepaloff (*Chemins et carrefours*, 1938, rééd. Vrin, 2004), ainsi que la publication de ses correspondances avec Jean Wahl, Gabriel Marcel, Daniel Halévy ou, plus récemment, avec Léon Chestov et Benjamin Fondane. Dans ce volume remarquablement préfacé par M. Jutrin, on retrouve, en effet, en supplément à *De l'Iliade*, deux articles importants : « L'humanisme de Péguy » (1945), dans lequel Bepaloff fait un parallèle entre la France de l'Affaire Dreyfus et celle des années 1933-1938, et, sur Camus, « Le monde du condamné à mort » (1950), qui fut probablement son dernier texte. On y trouve aussi un texte inédit, « Les deux Andromaqes », et un relevé bibliographique détaillé des manuscrits et archives concernant Rachel Bepaloff dans un ensemble passionnant qui permet la profondeur et le style de pensée de la philosophie française.

Dans sa préface, Monique Jutrin ne manque pas de reconstituer, comme elle l'avait déjà fait en 2003, les principaux lieux de la discussion critique de Bepaloff avec Sartre. Grâce au commentaire éditorial de Jutrin, on peut désormais constater que cette discussion concerne tous les aspects de l'œuvre de Sartre, littéraire (à propos de la théorie de l'engagement), théâtral (à propos de la tragédie) et philosophique (à partir de la mort de Dieu). Jutrin signale d'abord, parmi les derniers écrits de Bepaloff, un manuscrit inédit intitulé « Flaubert le poète de l'échec et l'existentialisme » (voir p. 15-17). Ce manuscrit appartient à son projet de livre sur *La Liberté et l'Instant*. Dans ce manuscrit, Flaubert est présenté par Bepaloff, selon la formule de M. Jutrin, comme un *existentialiste avant la lettre* (p. 16). La commentatrice reproduit le bel extrait suivant :

La place de Dieu est occupée par le Vide, l'Absence, le Néant. Elle devient le creux, plein d'évidence dont parle Pascal, le trou dont parle Sartre. La temporalité, telle que la peint Flaubert, est bien celle des existentialistes — sauf qu'il garde l'Instant — parce qu'il garde la contemplation, la beauté et l'éternité. (p. 16.)

Ces développements auraient certainement prolongé, complété, et éventuellement corrigé, les critiques formulées par R. Bepaloff dans la revue *Fontaine* en 1947 lorsqu'elle reprochait à Sartre — un peu rapidement, de son avis même (elle le concéda peu après dans une lettre envoyée à Sartre) — « le procédé systématique de diffamation » que le philosophe utilisait « contre Flaubert, Baudelaire, Maupassant » (p. 16) dans les articles des *Temps Modernes* préparant la publication de *Qu'est-ce que la littérature?*

Monique Jutrin rappelle ensuite que Rachel Bepaloff a proposé une critique de la pièce *Les Mouches* dans le cadre de ses « Réflexions sur l'esprit de la tragédie » parues en 1947 dans la revue *Deucalion*, dont s'occupait comme on sait Jean Wahl à son retour d'exil. Contestant l'articulation, chez Sartre et chez Camus, de la tragédie moderne à la mort de Dieu, Bepaloff cherche à invalider la thèse sartrienne selon

laquelle « le héros tragique [est] condamné à la liberté ». Face à ce qu'elle considère plutôt comme le « silence » de Dieu, elle estime qu'il n'est pas possible de « détacher la tragédie de l'éthique » (p. 19) : la tragédie assume selon elle le double paradoxe de la liberté humaine exposée à la fois à sa culpabilité — et à sa finitude — et à la nécessité de faire l'expérience d'une transcendance absente.

C'est cette liaison de la tragédie et de l'éthique que Bepaloff dégage de sa relecture de *L'Iliade*. Elle y « scrut[e] la pensée grecque dans un moment de transition entre la pensée magique — Bepaloff s'est beaucoup intéressée à Lévy-Bruhl avec lequel elle a eu une correspondance⁸ — et la pensée dialectique-rationnelle : Bepaloff discerne dans ce moment de transition un mode de pensée fugace, qui ne se transmet pas, souligne-t-elle, sinon par la poésie qui, seule, porte les « traces » de l'expérience éthique « sur quoi se fondent la religion de la Bible et du Fatum » (p. 18). L'enjeu n'en est pas moins de taille puisque la tragédie n'est rien de moins que « la science des moments de détresse totale où l'absence de choix dicte la décision » (Bepaloff, citée p. 18).

Monique Jutrin cite dans cette perspective un autre manuscrit inédit dans lequel Bepaloff s'essaie elle-même, à la suite de Jean Wahl, à l'écriture poétique qui cherche à instaurer « un rapport authentique à un Dieu absent » (p. 20) et qui, marquée par la Shoah, l'occupera jusqu'à sa mort. Voici un extrait de ce manuscrit :

On est hébété de cette longue furie. [...] Dieu a été abandonné. Personne n'a voulu mourir pour lui. [...] Mais Dieu s'est tu pendant cette guerre. Seul le Dieu des armées a parlé de sa voix formidable. Le Dieu qui règne sur les nations et ne compte pas les âmes. Le Dieu de la Bible et la Némésis des Grecs.

[...]

Je ne dis pas que Dieu est mort — je dis que l'image que je me suis faite de lui est morte. Que c'est à Lui de se révéler à nouveau. (p. 20.)



On s'est beaucoup contenté jusqu'à présent de pointer tout ce qui sépare la philosophie existentielle (et religieuse) de Chestov, Fondane et Bepaloff, d'un côté, et la philosophie existentialiste de Sartre, Camus et Beauvoir. L'attention de Monique Jutrin et d'Olivier Salazar-Ferrer, à la fois subtile et concrète, matérielle, pour les traces de l'œuvre de Bepaloff, qui se donnent vaillamment dans un ensemble d'« images dispensées », pour reprendre librement une expression de Natalia Ginzburg, démontre à l'inverse combien ces deux *modes de pensée* n'ont cessé de

8. Sur les rapports de la philosophie existentielle à l'œuvre de Lévy-Bruhl, voir l'édition récente du livre de Benjamin Fondane, *Lévy-Bruhl, ou le métaphysicien malgré lui*, texte établi et présenté par Serge Nicolas et Dominique Guedj, Paris, Éditions de l'éclat, 2019, ainsi que les commentaires qui en ont été donnés dans *Pensée pré-logique, logiques nouvelles & Pentateuque*, Paris, Éditions de l'éclat, 2021. On se reportera également au dernier article publié par Léon Chestov, « Le mythe et la vérité. À propos du livre de L. Lévy-Bruhl – *La Mythologie primitive* », *Philosophia*, vol. 3, n° 1, 1938, p. 60-71.

se côtoyer, de jouer du coude l'une envers l'autre, mais aussi d'affronter côte à côte les mêmes questions — « la liberté, l'éthique, le mal, la mort » (p. 17) — d'« une génération que l'histoire a fait vivre dans le climat de la mort violente » (p. 17). Les archives dont dispose personnellement M. Jutrin contiennent notamment un manuscrit dactylographié de vingt pages intitulé « An introduction to the philosophy of Sartre », que Bespaloff a rédigé lorsqu'elle rencontre Sartre juste après la guerre, et la « Lettre à Jean-Paul Sartre » que la philosophe avait adressée à Sartre en 1947 dans la foulée de son compte rendu de *Qu'est-ce que la littérature?*

Grégory CORMANN



Jean-Paul Sartre, cartésien et martyr. À propos de Camille Riquier, *Métamorphose de Descartes. Le secret de Sartre*, Paris, Gallimard, 2022, 330 p.

De quoi Descartes est-il le nom? D'un savant et philosophe français du xvii^e siècle, répondra-t-on, de l'un des pères fondateurs de notre modernité, de son rationalisme et de sa conception métaphysique du sujet : formules aussi peu discutables qu'elles sont conventionnelles. Mais Descartes, et la chose importe tout autant, est également le nom d'un philosophe qui use de la « fable » et a su donner à sa vie intellectuelle la forme de l'aventure — dans le *Discours de la méthode* (1637), mais aussi dans les *Méditations métaphysiques* (1641) où la *philosophia prima* s'énonce à la première personne et s'offre, comme expérience, à quiconque voudra se « donner la peine de méditer avec moy sérieusement » (AT VII, 159, 10; IX, 123). Jean-Paul Sartre a été sensible comme nul autre à ce Descartes narratif et aventurier, et s'il a répondu à son invitation de faire « sienne » sa vérité, il l'a fondu dans sa propre subjectivité et articulé à sa situation historique, répétant Descartes pour mieux le dépasser. C'est le fil conducteur du livre de Camille Riquier, *Métamorphose de Descartes*⁹ : l'*imitatio Cartesii* permet d'accéder à une compréhension globale et cohérente de la pensée de Sartre, dans la singularité de son parcours métaphysique, mais aussi dans ses apories et ses échecs. « Échec » est d'ailleurs l'un des mots-clés de l'ouvrage, qui revient avec insistance dans ses trente dernières pages (p. 250-278). Car il ne s'agissait pas simplement pour Sartre d'imiter Descartes le philosophe, mais aussi et surtout, en accouchant d'une œuvre, de donner corps à l'identification imaginaire et héroïque qu'il avait nourrie dès ses premiers pas dans le monde des idées (p. 88-90). L'ouvrage prend parfois les allures d'une « psychanalyse existentielle », comme un *Saint Genet* renvoyé à son auteur : Sartre s'est rêvé en Descartes ; il s'est identifié à lui et à sa recherche du vrai pour accéder à une vérité personnelle, c'est-à-dire à ce qui devait le justifier en tant qu'homme. Descartes, aventurier de la raison et philosophe au glaive, aura été pour Sartre cette figure de l'absolu où fusionnent le pour-soi

9. Camille Riquier, *Métamorphose de Descartes. Le secret de Sartre*, Paris, Gallimard, 2022, 330 p.